

Ursule Molinaro
Encores for a Dilettante (1978)

Pierre Brodin

Volume 21, numéro 4-5 (124-125), juillet–octobre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brodin, P. (1979). Compte rendu de [Ursule Molinaro : encores for a Dilettante (1978)]. *Liberté*, 21(4-5), 252–256.

Littérature américaine

PIERRE BRODIN

Ursule Molinaro

ENCORES FOR A DILETTANTE (1978)

Poète, dramaturge, peintre, auteur d'un ouvrage sur l'astrologie, Ursule Molinaro est une personne aux talents multiples qui a également écrit plusieurs très beaux romans, dont deux *Green lights are blue* (*Feux verts, verres bleus*), et *The Borrower* (*L'un pour l'autre*) ont été traduits et publiés en France.

Pas plus que ses autres récits, *Encores for a Dilettante* n'est un roman réaliste. S'il fallait absolument le caractériser, on pourrait dire que c'est une sorte de fantaisie ironique et surréaliste, qui défie les lois du temps et de l'espace, et qui raconte dans une langue très originale les aventures à demi réelles, à demi imaginaires d'un personnage emporté dans le tourbillon de ses souvenirs, de ses complexes et de ses rêves. C'est aussi un roman de la réincarnation. Enfin, c'est une étude d'une certaine hypocrisie, d'un certain mensonge, et le portait d'un charmant individu qui cède à ses faiblesses, passe son temps à affabuler et à se mentir à soi-même et que l'hypocrisie et le mensonge finiront par anéantir ou, dans l'hypothèse favorable, à *aliéner*.

Bien que l'ouvrage d'Ursule Molinaro ne soit pas un roman traditionnel, on y trouve des êtres en « chair et en os », et tout d'abord, un « héros », ou, si l'on préfère, un « anti-héros » : c'est le « dilettante » du titre, que l'auteur ne désigne que par « Il » et que, faute de mieux, nous appellerons D. ou *Le Dilettante*.

D. est un professeur qui enseigne la littérature, quelque

part dans une université américaine. Il a une femme, une rousse Irlandaise, nommée Maureen, qui a des taches de rousseur sur le visage et une dent bleuâtre — symbole de ses imperfections. Elle joue de la harpe et vient de donner un récital public. Il a aussi une maîtresse, Patricia, une étudiante d'origine française, âgée de vingt-deux ans, qu'il aide à écrire une thèse sur les poètes français du Moyen Age.

Le matin de son quarante-cinquième anniversaire, D. se réveille dans une chambre d'hôtel — la chambre No 401 — et se rend compte que quelque chose ne va pas, que le monde ne tourne pas rond.

Il se rappelle que sa femme, Maureen, a quitté, une fois encore, le domicile conjugal. Sans doute était-elle jalouse, et il y avait de quoi, car D., qui paraît plus jeune que son âge (et surtout se croit tel), est aussi peu fidèle que possible.

D. est une sorte de petit don Juan. Il aime les femmes et aime en changer. Il *s'éparpille*, dans ce domaine comme dans d'autres. Il n'est pas honteux de sa « versatilité » qui, dit-il, « ajoutera de la profondeur à ses écrits, quand il se décidera à écrire, après qu'il aura fini de prendre des notes sur la vie... » Il veut « garder son esprit flexible ». Il évite de penser que tout choix est un renoncement.

Il se dit que sa femme l'admire. Elle ne veut pas, dit-il, être l'épouse d'un professeur encroûté dans la routine universitaire, qui passerait la plus grande partie de son temps « accroupi dans la toile d'araignée des considérations et reconsidérations académiques ».

D. se voit comme un grand écrivain en puissance. A vrai dire, il ne sait que ce qu'il a lu dans les livres, dans des livres écrits par d'autres professeurs qu'il se croit obligé d'imiter et de dépasser. « Non parce qu'il a quelque chose à dire... Mais parce que la Faculté attend de lui qu'il publie... »

D., cependant, croit — ou se persuade — que sa femme, malgré tout, est fière de lui et qu'elle lui pardonne ses aventures extra-conjugales ; Maureen n'est-elle pas « la seule épouse de son harem » ? Et pourtant, Maureen l'a quitté, furieuse, à la veille de son quarante-cinquième anniversaire, après avoir tué (en effigie) ses deux animaux favoris, Catherine et le chat roux Leon Katz.

Pour se consoler, D. décide de célébrer, à sa façon, son anniversaire. Pas le quarante-cinquième — car il ne se sent pas un homme de quarante-cinq ans —, mais le trente-cinquième. Il invite à cette « party » toutes ses anciennes maîtresses, « toutes les femmes avec qui il se rappelle avoir couché », depuis la première, qui était la « baby-sitter » allemande de sa soeur, jusqu'à Carey, Kate, Deborah, Leonora et Patricia.

Le banquet d'anniversaire, cependant, s'estompe, et les pensées de D. l'emènent très loin, vers l'Est. Il vole très vite, « plus vite que le soleil », et s'enfonce dans le passé, à bord d'un appareil piloté par une jeune millionnaire nommée Chrys Cronyn (laquelle « ressemble extraordinairement à Maureen, sa femme irlandaise, harpiste de concert »), et par la soeur jumelle de Chrys.

La machine à remonter le temps ramène D. à son enfance. Il a sept ans. Il est assis à la table de ses grands-parents, à Intercourse (Pennsylvanie), faisant un devoir de mathématiques. Sa mère se penche sur lui, fumant une cigarette qu'elle n'ôtera pas de sa bouche pour lui dire que « la façon facile d'additionner quatre-vingt-dix-neuf + quatre-vingt-dix-neuf, c'est d'ajouter cent + cent et d'enlever deux ». La mère de D. était une artiste frustrée, son père un petit professeur d'école secondaire qui aurait voulu être écrivain, mais a renoncé à écrire quand son fils est né.

Deux parents frustrés, se querellant sans cesse entre eux, expliquent peut-être en partie les complexes et frustrations de D.

D., cependant, continue son voyage dans le temps. Tout d'un coup, il se trouve dans la peau d'une petite fille de huit ou neuf ans, infirme, paralysée, orpheline. Elle souffre de l'absence de sa mère, qui lui racontait des histoires et des contes de fées, et souhaite la rejoindre dans la mort.

La petite fille disparaît. « Elle est peut-être morte, elle s'est peut-être jetée par la fenêtre dans le beau jardin... qui a aussi disparu — à moins qu'il n'ait jamais été là et qu'elle l'ait seulement imaginé... A moins qu'elle ne soit pas encore née. Ce qui est plus logique, puisqu'on vole en remon-

tant le temps, dans une direction exactement opposée à celle de la chronologie . . . »

Nous voici donc, maintenant, grâce à cette « machine à remonter le temps », au XVII^e siècle, et non plus à New-York, résidence du Dilettante, mais à York, où se passe l'épisode suivant, centré sur un ancêtre probable de D., un personnage remarquable, plein de force et de talent, qui s'appelle Beaufort Hakker.

Beaufort est un imprimeur, présumé « papiste », à cause de ses opinions indépendantes, et aussi, comme D., un séducteur. Il est à la veille de célébrer son quarante-cinquième anniversaire, et il ne verra peut-être pas ses quarante-cinq ans, car il a été condamné à être pendu, le 23 mars 1648, à neuf heures du soir.

Beaufort avait une femme irlandaise, dont le visage était marqué de taches de rousseur et dont la chevelure était rousseâtre comme celle d'une sorcière (et comme celle de Maureen, la femme du « dilettante » new-yorkais). Elle a brusquement disparu de York, il y a dix ans, pour retourner en Irlande, où son mari, le conspirateur « papiste », l'a envoyée, « pour aider à fomenter la rébellion irlandaise de novembre 1641, qui a coûté des centaines, peut-être des milliers de vies anglaises, et enrichi les Judas ».

A la veille d'être exécuté, Beaufort Hakker se demande pourquoi les gens de York sont si anxieux de le voir pendu. « Il ne peut pas croire qu'on pense sérieusement qu'il soit papiste. Et est-ce qu'ils le soupçonnent réellement d'avoir assassiné sa femme ? Il doit s'être fait plus d'ennemis qu'il ne pensait. Même du côté des femmes. Même des femmes dont il avait toujours cru qu'il leur plaisait. »

Peut-être ces femmes ont-elles pris son « désir normal de mâle pour un sentiment plus profond ». Alors que ce sentiment plus profond, il l'a réservé pour sa femme, qui a quitté le domicile conjugal.

Comme on le voit, les pensées de Beaufort et de D. s'entremêlent et l'éternel « dilettante » est un homme qui voudrait avoir, d'une part, quelques maîtresses pour satisfaire ses désirs changeants et, d'autre part, une femme à lui, qui l'aimerait et qu'il aime bien et qui serait aussi une bonne maî-

tresse de maison, une bonne mère et une bonne cuisinière.

Cependant, le voyage dans le passé se poursuit, et nous arrivons à l'époque romaine, où nous rencontrons, au début du IV^e siècle, sous l'empereur Dioclétien, un patricien goutteux du nom de Belfortis Hamus, sa femme Patricina (qui le trompe avec un esclave), et son fils Belfortus Hamus Vérus, mort à vingt-quatre ans. Belfortis Hamus mourra d'une crise cardiaque, à midi précis, le jour de son quarante-cinquième anniversaire. Bien entendu, Patricina a les traits de Maureen, qui l'a suivi jusqu'au IV^e siècle...

D., plongeant encore plus loin dans le temps, se retrouve soudain sous l'aspect d'un « Heureux Hermaphrodite, adoré comme symbole de fertilité, un grand prêtre de la prospérité. Un dieu, avec des griffes peintes... » Cette réincarnation de D. en un dieu, après quelques autres dans des génies plus ou moins méconnus est conforme à l'idée que le dilettante se fait de lui-même et à ses aspirations.

Cependant, brusquement, le cycle de réincarnations prend fin. D. se retrouve dans la chambre d'hôtel No 401. On frappe à la porte. Il reconnaît sa femme, Maureen, déguisée en femme de chambre irlandaise rousse.

Pourquoi est-elle venue ? Que veut-elle de lui ? Elle se borne à lui dire qu'il faut qu'il se lève et qu'il évacue la chambre.

Mais est-ce Maureen ? Ou une hallucination ?

Il se jette sur elle, la prend, puis la jette par la fenêtre.

Arrivent des policiers qui, sans doute, l'emmèneront au poste et, ultérieurement, dans une asile psychiatrique. L'auteur laisse planer un doute sur le sort de D. : peut-être est-il devenu aliéné, anéanti par ses fabulations et son refus de lucidité et d'honnêteté avec lui-même. Il a gardé, en tout cas, la haute idée qu'il se fait de son génie : il croit, aux derniers paragraphes du récit, qu'on est venu lui demander son autographe...

Le roman d'Ursule Molinaro reste *ouvert*. Au lecteur de décider ce qui est réalité et ce qui est fiction. Ce n'est pas le moindre intérêt d'un livre qui nous laisse en partie sur notre faim, mais auquel on ne peut s'empêcher de penser, longtemps après avoir tourné la dernière page.